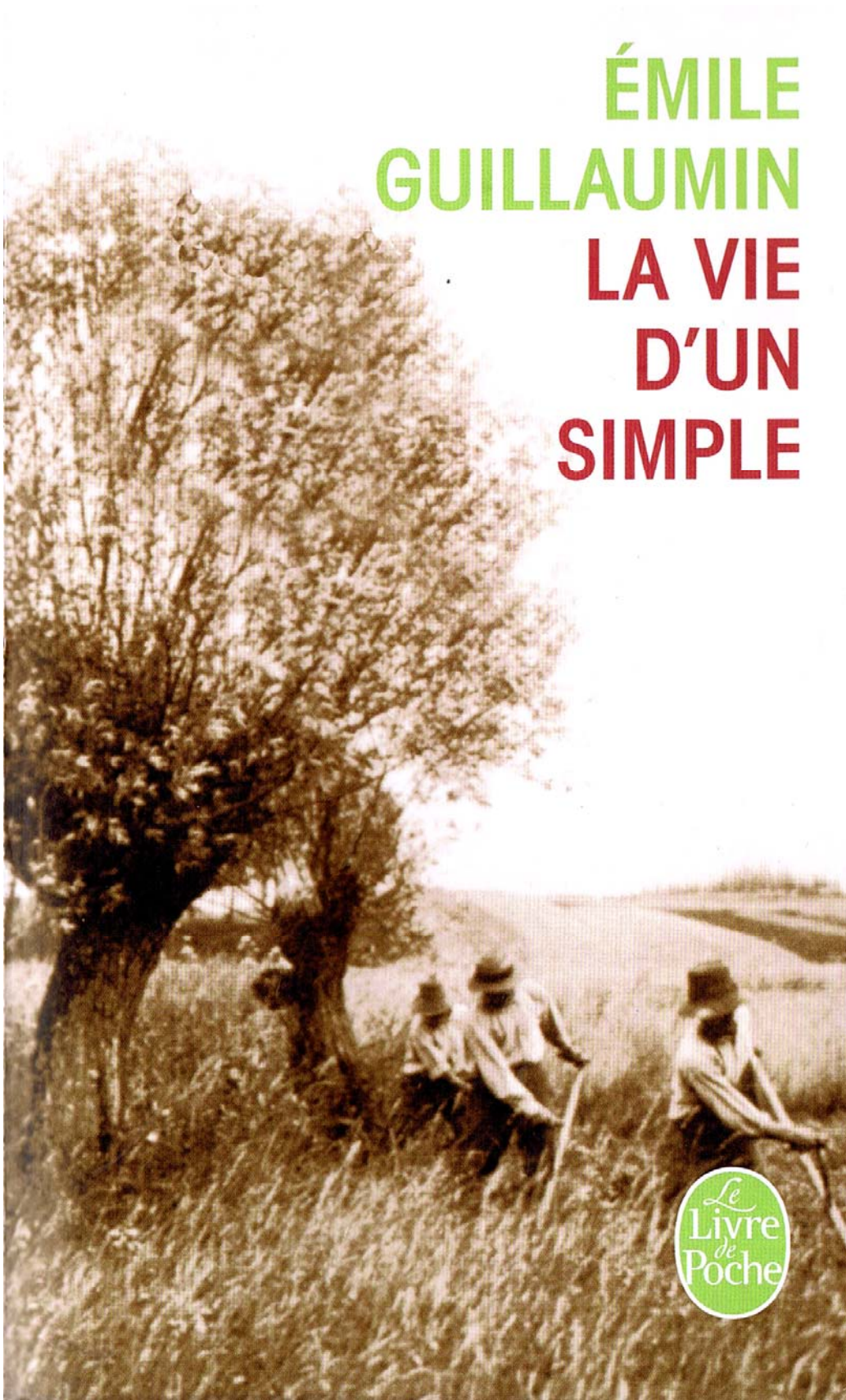


**ÉMILE
GUILLAUMIN**
**LA VIE
D'UN
SIMPLE**



Le
Livre
de
Poche

2013

La ferme étant située sur la partie montante du vallon, à bonne altitude, nous avions, du haut de l'escalier du grenier, au pignon droit de la maison, une vue magnifique. Il s'étendait, ce vallon, sur une bonne partie des communes de Bourbon, de Saint-Aubin et d'Ygrande, avec un aspect d'amphithéâtre géant. Aux parties supérieures de ses ondulations apparaissaient, entre les haies vives, des champs verts, roux ou grisâtres ; d'autres se montraient à demi, juste de quoi laisser voir s'ils étaient en guéret, en chaume ou en pâture ; et, dans les parties basses, il y avait des pièces entièrement dissimulées, des espaces importants dont on apercevait seulement le haut des arbres espacés de loin en loin dans les bouchures. À l'extrémité d'un grand pré tout en longueur s'étendait le losange mystérieux d'un taillis déjà vaste. Des lignes de peupliers géants s'apercevaient en quelques endroits. Et, de loin en loin, dans ces cultures, entre ces haies, entre ces arbres, émergeaient les bâtiments écrasés d'une chaumière ou d'une ferme : c'étaient Baluftière, Praulière et le Plat-Mizot, disposés en triangle tout près, la Jarry d'en haut et la Jarry d'en bas, un peu plus loin, puis d'autres dont je savais les noms, puis d'autres, très éloignés, dont je ne savais

rien, et enfin, à l'autre extrémité du vallon, le tassement d'un chétif pâtre de maisons qui était le petit bourg de Saint-Aubin. Par-delà, on distinguait encore le grand ruban sombre de Gros-Bois; et, par les temps clairs, au-delà, bien d'autres vallons, bien d'autres villages, bien au-delà des distances connues, on apercevait, profilant leurs masses noires dans le bleu du ciel, une ligne de pics, qu'on disait appartenir aux montagnes d'Auvergne.

En arrière de notre maison, une vallée étroite aux fertiles prairies précédait un coteau sur lequel se dressait le bourg de Franchesse, au minuscule clocher carré.

Les premiers jours de notre installation, ces paysages m'apparurent tout ouatés de brouillards. Je les vis ensuite dans leur décor hivernal, alors que les cultures sont nues, lavées par les pluies ou pailletées de gel et que les bouchures sont comme des bordures de deuil avec les fioritures de leurs arbres — squelettes — puis tout blancs sous la neige, déguisés comme pour une mascarade. Je les vis s'éveiller frissonnants aux brises attiédies d'avril, étaler peu à peu toutes leurs magnificences, fleurs blanches et verdures fraîches. Je les vis au grand soleil de l'été, alors que les moissons mettent leur note blonde dans les verdures accentuées, paraître anéantis comme quelqu'un qui a bien sommeil. Je les vis à l'époque où les feuilles prennent ces tons roux qui sont pour elles le temps des cheveux blancs — précédant de peu de jours leur contact avec la terre d'où tout vient et où tout retourne. Je les vis s'éclairer, gais et pimpants, aux heures des aubes douces et s'enténébrer lentement dans la pourpre des beaux soirs. Je les vis enfin, comme dans un décor de rêve, baignant dans le vague mystérieux des clartés lunaires. Et combien de fois, les contemplant, ne me suis-je pas dit :

« Il y a des gens qui voyagent, qui s'en vont bien loin par ambition, nécessité ou plaisir, pour satisfaire leurs goûts ou parce qu'on les y force ; ils ont

ceux-là, la faculté de s'extasier devant des paysages variés. Mais combien d'autres ne voient jamais que les mêmes ! Pour combien la vie ne tient-elle pas toute dans un vallon comme celui-ci, et même dans une seule des ondulations, dans un seul des replis de ce vallon ! Combien de gens, au travers des âges, ont grandi, aimé, souffert, dans chacune des habitations qu'il m'est donné de voir d'ici, ou dans celles qui les ont précédées sur l'étendue de cette campagne fertile, sans être jamais allés jusqu'à l'un des points où le ciel s'abaisse ! »

Cette pensée me consolait de ne rien connaître moi-même hors des deux cantons de Souvigny et de Bourbon. J'en vins à trouver du charme aux décors variés de mes paysages familiers. J'éprouvais même une certaine fierté d'avoir la jouissance de cet horizon vaste et plaignais les habitants des parties basses.

Au cours de ces grandes chaleurs de 1893 mon pauvre martyr de frère fut pris par cette mort qu'il avait tant souhaitée...

À la fin de cette même année, ma vieille servante entra au service d'un curé, espérant y être plus tranquille que chez nous. J'en engageai une autre, une grande bringue, bête et méchante qui ronchon-
nait à tout propos, bousculait ma sœur à la moindre frasque. Plus tard, je découvris qu'elle prélevait la dîme sur la vente de mes denrées au marché de Saint-Hilaire, et qu'elle buvait à mes dépens des tasses de café et de vin sucré. Je la conservai quand même, préférant tout supporter que de changer encore et sachant que je n'arriverais jamais à trouver la ménagère idéale.

Nous fûmes atteints par la grippe — on disait alors l'influenza — la Marinette et moi, au cours de l'hiver tardif et rude de 1895. Madeleine, la femme de Charles, dut venir de Puy-Brot pour nous soigner. Cette maladie emporta la malheureuse innocente qui s'était affaiblie beaucoup depuis un certain temps. Et pour moi aussi, je crus que ç'allait être la fin, tellement je me sentais sans force, miné par la fièvre, épuisé par une toux caverneuse qui m'arrachait l'estomac. Je guéris pourtant, péniblement à vrai dire, après être resté traînard et courbaturé pendant plusieurs mois et ne retrouvant plus qu'une petite part de la vigueur que j'avais conservée jusque-là.

Alors j'aspirai au jour où, mon bail fini, je pourrais retourner avec mes enfants.

Durant cette période, mes idées furent souvent lugubres. Je me voyais là tout seul, comme un vieil arbre oublié dans un taillis au milieu de la poussée des jeunes. Un à un ceux que j'avais connus s'en

étaient tous allés... Morte, ma grand-mère en châle brun et chapeau bourbonnais. Mort, l'oncle Toinot soldat sous le grand empereur et qui avait tué son Russe. Morts, mon père et ma mère, lui bon et faible, elle souvent dure et mauvaise pour avoir été trop malheureuse. Morts, le père et la mère Giraud, et leur fils le soldat d'Afrique, et leur gendre le verrier — qui parlait toujours de tirer le pissenlit par la racine. Morts, mes deux frères et mes deux sœurs. Morte, Victoire, la bonne compagne de ma vie, dont les défauts ne m'apparaissaient à la fin que très peu sensibles, comme devaient lui apparaître les miens, sous l'effet de l'accoutumance. Morte, ma petite Clémentine, douce et mutine. Morte, ma nièce Berthe, délicate fleur de Paris, des suites d'une couche pénible. Morts, Fauconnet père et fils, Boutry, Gortier, Parent, Lavallée, Noris. Morts, tous ceux qui avaient joué un rôle dans ma vie, y compris Thérèse, ma première amoureuse. Je les revoyais souvent — ils défilaient de compagnie dans mes rêves de la nuit, dans mes souvenirs de la journée. La nuit ils revivaient pour moi; mais le jour, il me semblait à de certains moments marcher entre une rangée de spectres...

Et pourtant, pas plus qu'autrefois, l'idée de la mort ne m'effrayait pour moi-même. Ah! mes premières émotions funèbres à la Billette, lors du décès de ma grand-mère! Mon serrement de cœur à l'entrée de la grande boîte longue où on devait la mettre, et ma tristesse poignante, sincère, en entendant tomber les pelletées de terre sur le cercueil descendu dans la fosse! J'avais trop vu de scènes semblables depuis; et mon cœur à présent restait dur et fermé. À chaque nouveau convoi s'accroissait mon indifférence, au point que j'en étais effrayé moi-même. Et pourtant mon tour approchait d'être couché dans une caisse semblable, qu'on descendrait aussi, avec des câbles, au fond d'un trou béant, et sur laquelle on jetterait par pelletées le gros tas

de terre resté au bord, comme la barrière infinie qui sépare la mort de la vie ! Mais cette pensée même ne m'émouvait guère...

Je m'intéressais d'ailleurs à toutes les floraisons d'énergie qui s'épanouissaient derrière moi. Mes fils étaient les hommes sérieux, les hommes vieillissants de l'heure actuelle. Mes petits-fils représentant l'avenir avaient l'air de croire que ça ne finirait jamais... Pourtant, l'enfance, derrière eux, gazouillait, croissait...

58

Il y a cinq ans déjà que je suis revenu avec mes enfants. Ils ne me sont pas mauvais. Rosalie même a pour moi des tendresses qui m'étonnent. Madeleine est toute dévouée, toute aimante et laisse gouverner sa belle-sœur. L'harmonie règne dans la maisonnée et j'en suis bien aise. Mais une séparation prochaine n'en est pas moins imminente : ils vont être trop nombreux pour demeurer ensemble.

C'est qu'il y a un troisième ménage. Mon filleul, le fils de Jean et de Rosalie, rentré du régiment depuis trois ans, s'est marié à la Saint-Martin dernière. J'ai une petite bru : j'aurai bientôt sans doute un arrière-petit-fils. Et Charles a deux filles que voici d'âge à se marier aussi. Il devient urgent que mes deux garçons aient chacun leur ferme. Duverdon, qui tient à eux, a promis d'ailleurs de placer le sortant dans un autre de ses domaines.

Moi, je suis le vieux !

Je rends des petits services aux uns et aux autres. Les brus me disent :

« Père, si ça ne vous ennuyait pas, vous devriez bien... »

Et, pour les contenter, je casse du bois pour la

cuisine, je donne à manger aux lapins, je surveille les oies.

En été, mes garçons aussi, les jours de presse, me demandent souvent de faire une chose ou l'autre. Et je conduis aux champs les vaches ou les moutons, je garde même les cochons tout comme il y a soixantedix ans. Je finis comme j'ai commencé : la vieillesse et l'enfance ont des analogies... Quand on fait les foins, je fane encore et je râtelles. Et lorsqu'on charge, je prêche la prudence, les charrois moins gros — conseils fort sages qu'on ne suit pas toujours. Les jeunes veulent oser, risquer le tout pour le tout, faire les malins. Mais funeste à la témérité est l'expérience que l'âge donne. Et je suis le vieux !

Mes forces, de plus en plus, vont déclinant ; j'ai les membres raidis ; on dirait que le sang n'y circule pas. L'hiver, Rosalie met chaque soir dans mon lit une brique chaude enveloppée d'un chiffon, faute de quoi je ne pourrais ni me réchauffer ni dormir. Je me courbe en arc de cercle. En vain voudrais-je essayer de porter mon regard en avant comme autrefois — non, c'est la pointe de mes sabots que j'en viens à regarder malgré tout ! Le sol que j'ai tant remué me fascine à présent, semble se hausser vers moi avec un air de me dire qu'il aura bientôt son tour. Je vois gros et je tremble un peu ; j'ai du mal à me raser sans entailles. Il m'arrive, quand je vais à la messe, de ne plus reconnaître des personnes que je connais très bien : — jusqu'à mon petit Francis que je ne remettais pas lorsqu'il est venu me voir au retour du service ! Je suis dur d'oreilles en tout temps et très sourd par périodes, l'hiver surtout. Dans ces moments, il faut toujours que je fasse répéter plusieurs fois lorsqu'on s'adresse à moi ; et, malgré cela, il m'arrive de mal comprendre, de répondre de travers, ce qui fait rire tout le monde à mes dépens. Quand j'ai mangé, si je reste assis, je m'endors, et la nuit, au contraire, les longues insomnies sont fréquentes. J'ai des absences de mémoire impossibles — conservant

très bien le souvenir des épisodes saillants de ma jeunesse cependant que les choses de la veille m'échappent. Ma pensée, j'imagine, est à ce point fatiguée des événements qui l'ont préoccupée pendant trois quarts de siècle qu'elle n'a plus la force de se porter sur des sujets neufs. Le résultat est que j'aime trop parler de ces choses d'autrefois qui me reviennent et qui n'intéressent plus personne, alors que j'ai sur les choses nouvelles des naïvetés qui font rire. Cela me rend un peu ridicule. Sur la physionomie de mes petits-enfants, je lis souvent cette phrase du langage d'aujourd'hui :

« Ce qu'il est rasant, tout de même, le vieux... »

Oui, je suis le vieux ! Il me faut bien de bonne grâce le reconnaître. Mes organes ont fait leur temps ; ils aspirent au grand repos.

Et puis, vraiment, on voit des choses trop étonnantes. À l'époque de ma jeunesse, tout le beau monde allait à cheval parce que les voitures ne pouvaient circuler dans les mauvais chemins. À présent, il circule des voitures qui n'ont pas besoin de chevaux... Dans un de nos champs qui borde la grand-route, j'ai gardé les cochons cet été. Et souvent il m'arrivait d'entendre soudain un bruit sourd, criard, qui très vite se rapprochait, s'accentuait — et l'automobile passait avec ses voyageurs accoutrés en sauvages, enlunettés comme des casseurs de pierres, laissant derrière elle un nuage de poussière et de fumée, une mauvaise odeur de pétrole.

Un jour, la petite servante d'un domaine voisin conduisait son troupeau de vaches dans une pâture dont les claies donnaient sur la route. Et voilà que survint à grand train, du côté de Bourbon, l'une de ces voitures devant laquelle se prirent à courir les bêtes. Le conducteur ayant corné, elles s'effrayèrent davantage. Deux s'engagèrent dans une rue transversale à gauche ; deux autres, franchissant la bouchure, pénétrèrent dans un champ d'avoine

— cependant que les trois dernières continuaient leur course folle. Je rejoignis sur la route la pauvre gamine éplorée qui me dit les apercevoir au loin, fuyant toujours dans les mêmes conditions. J'envoyai vite prévenir ses maîtres. Un homme partit à la recherche des trois vaches coureuses — il revint longtemps après, n'en ramenant que deux. L'autre étant crevée de fatigue au bord d'un fossé, il l'avait fait enlever par un boucher d'Ygrande...

Il me souvient d'avoir dit, en racontant la chose chez nous :

« On avait bien tort de se plaindre du chemin de fer ; le chemin de fer a sa route à lui et ne passe qu'à de certaines heures : avec de la prudence, on peut l'éviter. Mais ces automobiles sont de vrais instruments du diable qui envahissent nos routes, nous inquiètent et nous font du mal. »

Je dis cela, mais non sans penser après coup que je n'avais pas à me mettre en peine de ces choses. Homme d'une autre époque, aïeul à tête branlante, ce n'était pas à moi de formuler une opinion. Les jeunes s'habitueront au passage de ces véhicules nouveaux. Peut-être en voudront-ils plus encore aux riches de causer ainsi, par inconscience ou plaisir, du désagrément tous les jours, des accidents quelquefois. Au reste les animaux eux-mêmes s'habitueront...

Moi, que m'importe ? Je ne demande qu'une chose, c'est de rester jusqu'au bout à peu près valide. Aussi longtemps que je rendrai des services à mes enfants, ils me supporteront aisément. Ils me seront encore humains, sans doute, si j'en arrive à n'être bon à rien. Mais j'appréhende de leur être à charge, de devenir paralytique ou aveugle, ou de tomber dans l'enfance, ou encore de souffrir longtemps de quelque maladie de langueur. Cette idée me causerait trop de peine de savoir que je suis un vieil objet encombrant qu'on voudrait bien voir disparaître. Que la mort survienne : elle ne m'effraie pas ! Je songe à elle sans

amertume et sans crainte. La mort! la mort! mais non l'horrible déchéance venant troubler le labeur des jeunes, des bien portants, la vie ordinaire d'une maisonnée. Qu'elle me frappe à l'œuvre encore, afin qu'on puisse dire :

« Le père Tiennon a cassé sa pipe; il était bien vieux, bien usé; mais point à charge. Jusqu'au bout il a travaillé. »

Mais je redoute ceci comme oraison funèbre :

« Le père Bertin est mort. Pauvre vieux! dans l'état où il était, c'est un grand débarras pour lui et un grand bonheur pour sa famille. »

De la vie, je n'ai plus rien à espérer, mais j'ai encore à craindre. Que cette calamité dernière me soit évitée : c'est là mon unique souhait.

Ygrande, 1901-1902.